

MARC BERNARD

Vert-et-Argent

nouvelles

suivies de

Portrait de M. Denis

nrf

GALLIMARD

VERT-ET-ARGENT

DU MÊME AUTEUR

nrf

ZIG-ZAG (*roman*).

AU SECOURS (*roman*).

ANNY (*roman*).

RENCONTRES (*nouvelles*).

LES EXILÉS (*roman*).

PAREILS A DES ENFANTS... (*récit*).

LES VOIX (*théâtre*) (*à paraître*).

LA CENDRE (*roman*) (*à paraître*).

Chez d'autres éditeurs :

INSOMNIE (*L'Épervier*, Le Puy).

LES JOURNÉES OUVRIÈRES

DES 9 ET 12 FÉVRIER (Grasset).

CROQUIS EN MARGE (Éditions de la Tour
Magne, Nîmes).

MARC BERNARD

Vert-et-Argent

nouvelles

suivies de

Portrait de M. Denis

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de cet ouvrage dix-huit exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont quinze exemplaires numérotés de I à XV, et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1945.*

VERT-ET-ARGENT

VERT-ET-ARGENT

Pépé est un petit maçon du chemin de Montpellier ; depuis vingt ans il habite dans la même maison, au centre du quartier espagnol. Il avait douze ans quand son père, las de cultiver les terres d'un grand cacique, sur le plateau de Castille, vint s'installer dans un quartier de Madrid, à Carabanchel-Bajo. Peu après le père mourut, Pépé demeura seul, car depuis plusieurs années, la mama Rosita avait précédé son mari. L'enfant acheta un fonds de « limpiabotas » et, sa boîte à la main, courut dans la ville en montrant du doigt les chaussures des passants.

— *Limpia, señor? Limpia?*

Le client fumait, parlait haut à la terrasse de

VERT-ET-ARGENT

la Granja ou du Regina, ou se levait soudain, le bas du pantalon retroussé sur les chevilles, pour se précipiter dans les bras d'un ami.

— *Que hay, hombre ? Que hay ?* (Quoi de neuf ?)

Pépé, agenouillé sur le trottoir, attendait, une brosse dans chaque main, que les chaussures lui fussent rendues. Il reprenait alors sa petite danse ; un coup en avant, un coup en arrière, avant le glissement de la flanelle pour le fini, le dernier éclat, l'ultime feu noir ou roux. Puis, rejeté en arrière, à croupetons sur sa boîte, il clignait un peu des yeux comme s'il eût contemplé des soleils jumeaux.

— *Esta bien, hombre !* murmurait-il, avant d'abaisser le pantalon du client.

Et il tendait la main. Vingt centimes de plus. Et en avant !

— *Limpia, senor ? Limpia ?*

Les jours où il ne se sentait pas en train, Pépé filait vers la campagne, se souvenant de sa petite enfance, quand le père, penché sur la charrue, criait après le mulet :

— *Ahi, burro !*

Comme il l'aimait, Pépé, sa Castille ! Aujourd'hui encore il y songeait souvent sur cette grasse terre de France, où il semblait que l'homme n'ait qu'à laisser tomber les grains de sa main pour voir se lever la récolte.

— *Que tierra ! Que tierra !* disait-il en riant.

Ce qui l'étonna prodigieusement, ce fut le vert, le vert des arbres, des prairies, des vignes ; une terre verte comme si on venait à l'instant de la peindre avec une couleur bien fraîche. Il ouvrait de grands yeux, Pépé, dans le beau wagon qui l'emportait. Que de verdure ! Que d'arbres ! Et cette eau qui coulait de toute part, ces fleuves, ces rivières, ces canaux...

Tout un ruissellement sur la terre, une immense baignade, un roulement de fraîcheur dans les champs, au pied des peupliers qui montaient la garde au bord de cette eau, ou des platanes qui n'en finissaient plus de monter, de s'arrondir, de chanter. Parbleu, il était bien naturel qu'ils chantent et tremblent de joie sur un sol pareil !

— *Que tierra !*

Pourtant, passé le premier émerveillement, Pépé s'était ressouvenu de sa Castille. Cela lui vint d'une manière étrange, comme une maladie qui vous entre à pas de loup dans la chair. Un jour, il revit son père, et le paysage vint par grands morceaux ondulants : des vagues molles qui montaient, se relevaient sous un ciel immense, sans un arbre. Rien d'autre que le ciel et la terre, sous le soleil droit et blanc qui tournait sans rayons ainsi qu'une lune brûlante ; il ne couchait pas les ombres mais mangeait tout avec sa grande gueule de lumière. Et il revit aussi des enfants qui frappaient des ânes gros comme des dogues, des ânes roux, pelés, couleur de broussaille brûlée, avec des plaques bourdonnantes.

— *Ahi, burro !*

Les ânes grimpaient dans la poussière, sous les coups de bâton sonnants ; ils escaladaient le flanc des tertres de terre argileuse qui résonnait sous leurs petits sabots comme une peau bien tendue.

Pépé avait revu tout cela, un jour qu'il re-

crépissait une façade de villa : *Mon beau souci*, du côté de Castanet, un peu au-dessus des Trois-Piliers. Tandis qu'il se tenait à quelques mètres du sol, que la planche légère de l'échafaudage ployait mollement sous ses sandales, et qu'il n'avait rien d'autre autour de lui que le mur blanc, derrière le balcon de corde blonde, et le ciel bleu, oui, c'est alors que ce pays, qu'il croyait à jamais perdu, vint jusqu'à lui ainsi qu'un souffle. Imprécis d'abord, mais étonnamment net et réel bientôt.

— Alors, Pépé, tu dors ?

Le manœuvre, la corde à la main, attendait près du tas de mortier que le compagnon tirât le seau à lui.

Oui, il dormait, Pépé, précisément ; si loin de la villa, du chantier, des collines plantées d'oliviers et de pins, qu'il fut comme étonné de se retrouver sur la planche flexible. Puis il se mit à chanter une chanson de là-bas : *Yo te quiero, y me quieres...* Et parce que sa voix était juste, que les mots sonnaient bien, des mazzetiers ralentissaient le pas dans les sentiers resserrés entre les murs de pierres sèches et

VERT-ET-ARGENT

levaient la tête vers l'homme blanc, suspendu dans le ciel.

La maison où habitait Pépé était uniquement peuplée d'Espagnols : « Toute la péninsule ! » comme disait le maçon. Pépé épousa une fille de Valence, petite, vive, qui aimait à porter des fleurs dans les cheveux, jadis, avant de se marier, car ses quatre enfants ne lui laissèrent que peu de temps ensuite pour songer à se parer.

L'été cela allait encore, mais si le printemps était pluvieux, l'hiver rude, un grand nombre de journées de travail étaient perdues. Cependant toute la marmaille piaillait autour de la marmite. On s'en tirait sans doute, mais parfois mal. Et Pépé les aimait beaucoup ses petits pélicans : Rosita, Juan, Maria et Pascual. Sur-tout Rosita, blonde parmi ses moricauds, enfin moins brune qu'eux, à peau plus claire, aux yeux marron et non d'un noir bleuté. Le maçon ne l'appelait que « ma rubia » — ma blonde.

Or, le printemps, cette année-là, était affreux. Des orages se formaient brusquement ; le ciel en un instant se tachetait, devenait noir ; la rue

où se trouvait le chantier s'assombrissait comme si on eût tiré de lourds rideaux entre les toits, puis la pluie se mettait à frapper les maisons dans un roulement de tambour, dont le ronflement ne cessait de grandir. Pépé, trempé en un clin d'œil, se laissait glisser au bas de l'échafaudage pour entrer dans un couloir.

— *Mal tiempo ! Mal tiempo !* jurait-il en frissonnant sous sa chemise bleue, à gros pois, qui ruisselait.

Et elle ne finissait pas nettement, cette garce de pluie, ainsi que les autres printemps, où l'orage glissait sa large épée entre la terre et le ciel, toute miroitante, couverte de buée, puis claire soudain, scintillante, ayant tranché un grand morceau d'azur, pour le laisser reparaître plus frais, plus profond. Non, cette année, elle laissait toujours derrière elle une aigrette d'ondée qui continuait à briller sur les tuiles, à sautiller sur les gouttières pendant des heures, revenant, disparaissant, ainsi qu'un grand éventail de verre ouvert et refermé brusquement. Un sale temps, quoi ! Un nom de Dieu de printemps, pour un maçon !

Au bout d'un moment, le contremaître, qui voyait les écus des heures filer entre ses doigts, ordonnait :

— Allez, les enfants, rangez les outils ! On reviendra après-midi !

Ce qui ne faisait pas l'affaire de Pépé ni de sa Dolorès.

« Je me ferai tailleur comme Vicente, songeait le maçon, ou cordonnier comme Hernandez. »

Mais à vrai dire, la morte-saison ne manquait pas là non plus. Pour s'en tirer il aurait fallu joindre deux métiers, ainsi quand on chôrait de l'un on pouvait s'en tirer avec l'autre.

C'est alors, une fin d'après-midi qu'il regardait avec ennui le figuier dont les larges feuilles ruisselaient devant la fenêtre de la chambre, que Pépé repensa à la proposition que Vicente lui avait faite deux mois avant, au début de la saison des *toros*. Torero ? Et pourquoi pas ? Ce n'était pas tellement dangereux. On allonge bien les bras, on agite la cape de loin, là derrière, la montera et les bas seuls dépassant... Comme disait le tailleur :

VERT-ET-ARGENT

— Comment veux-tu qu'il te trouve ? Ce serait un miracle ! Et après, tu passes à la caisse.

Et tandis qu'il songeait à cela, une image revint à Pépé, une vieille image. Il traînait dans Vista-Allégra avec sa petite boîte à la main, quand il se trouva devant une arène, si petite qu'il crut voir un jouet. A l'entrée se trouvait une enseigne :

ESCUELA DE TAUROMAQUIA DIRIGIDA
POR EL GRAN MATADOR JOSELITA DE TRIANA

Pépé entra, s'assit sur l'un des gradins de bois. Une demi-douzaine de jeunes gens, secs, bruns, à peau bronzée, s'exerçaient à des passes devant une formidable tête de Miura montée sur un chariot à roulettes. Un employé poussait la tête de la bête cependant que les apprentis-toreros déployaient la cape ou la ramenaient à eux d'un bref mouvement du poignet ; l'étoffe alors s'enroulait autour de leur taille flexible, ce qui leur donnait un air de danseuse avec ce jupon de couleur vive qui s'ouvrait brusquement en corolle verte ou jaune.

Parfois la cape s'élargissait en grandes ailes

lumineuses qui se balançaient devant les cornes, pour se dérober soudain, cependant que le chariot allait se jeter sur une petite barricade qui entourait la piste.

Le vieux matador, tout en mâchonnant un bout de cigare noir, conseillait à ses élèves :

— *Esta muy malo, hombre. Arrimate! No te mata este!* (C'est très mauvais, approche-toi. Celui-ci ne te tuera pas !)

Mais c'est quand ces jeux cessèrent que Pépé eut une véritable révélation, car alors s'avança un enfant de dix ans qui, seul sur l'arène, fit une série de passes avec un tel art que Pépé croyait voir le petit taureau que leurrait le garçon tout en lui parlant à voix basse.

— *Este, si, que tiene de la sangre!* s'écria le vieux. (Celui-là, oui, a du sang de torero !)

L'enfant se ployait un peu, le bras tendu, offrant la cape ; ou droit soudain, les pieds joints, accompagnait la bête d'un seul mouvement du torse, pour la reprendre dès sa volte-face et la faire passer une fois encore tout contre lui.

La petite arène était devenue silencieuse sous



JACQUES RIVIÈRE

(1886-1925)

ÉTUDES

(Baudelaire, P. Claudel, A. Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgski, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin)

L'ALLEMAND

(Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre, 1918)

A LA TRACE DE DIEU, Préface de PAUL CLAUDEL

CORRESPONDANCES

AVEC ALAIN-FOURNIER | AVEC ANTONIN ARTAUD

AIMÉE, roman

JACQUES DECOUR

(1910-1942)

Romans

LE SAGE ET LE CAPORAL. — LES PÈRES

Essai

PHILISTERBURG

JEAN PRÉVOST

(1901-1944)

Romans

MERLIN
*Petites amours
profanes*

LE SEL SUR LA PLAIE

LES FRÈRES
BOUQUINQUANT
LA CHASSE DU MATIN
RACHEL

Nouvelles

NOUS MARCHONS SUR LA MER
(Trois nouvelles exemplaires)

LUCIE-PAULETTE

Poésie

TENTATIVE DE SOLITUDE | BRÛLURES de la PRIÈRE
L'AMATEUR DE POÈMES

Histoire

LA VIE DE MONTAIGNE

Souvenirs

DIX-HUITIÈME ANNÉE

Essais

USONIE. — LA TERRE EST AUX HOMMES
PLAISIRS DES SPORTS (Essai sur le corps humain)

Littérature

LES ÉPICURIENS FRANÇAIS (Trois vies exemplaires :
Hérault de Séchelles, Stendhal, Sainte-Beuve).